

repartir. Bientôt les premières gouttes s'abattaient sur les rues de la cité et les gens disparaîtraient dans les maisons.

Mylandra préférait la foule. Elle se remit donc en route vers la porte sud de la ville.

L'atmosphère était moite.

Sa lance posée négligemment contre les créneaux des remparts, Felinor observait l'horizon ouest qui se chargeait de gros nuages noirs, annonciateurs de la colère céleste. Son casque à demi relevé laissait s'échapper une longue touffe de cheveux humides sur son visage fatigué. D'un geste imprécis, il écarta la mèche rebelle et s'essuya le front.

— Pas mécontent d'avoir fini, se dit-il.

Du haut des fortifications, Felinor contemplait le paysage. Les murs qui tombaient à pic, surplombant la Grande Faille, procuraient une sensation de domination face aux interminables forêts des Terres sauvages. Semblable à un marin plein d'orgueil, il défiait l'océan vert qui s'étendait à l'infini. Navire puissant face aux flots émeraude, la cité des Vents perdus bravait ces terres redoutées et gardait cette frontière naturelle, empêchant les créatures de ces fonds lugubres de pénétrer là où vivaient les hommes.

Felinor était fier d'appartenir à la garde de Valusar. Il savait que, grâce à lui, ses semblables pouvaient vivre en paix. Ces terres inconnues ne déverseraient pas leurs hordes d'êtres inquiétants dans les régions où vivait son peuple.

Provoquant un petit frisson chez le soldat, une lourde goutte s'abattit sur son bras. Il leva les yeux et remarqua que l'orage n'allait plus tarder à se déchaîner. Il décida donc de rentrer. Il empoigna sa lance, replaça son casque et fit un signe d'adieu à un camarade, avant de s'engager dans l'escalier du chemin de ronde. Comme il devait traverser presque toute la ville pour rejoindre la caserne, il adopta tout de suite une marche rapide pour éviter d'être mouillé.

n'excluait l'implication de Silnor dans cet assassinat. Comme les soldats d'Avonella se trouvaient dans l'un de ses bourgs, il était impératif de ne rien laisser transparaître. Le lieutenant Aldric l'avait d'ailleurs parfaitement compris et répondit :

— Nebac ? Non, ce nom ne me dit rien. Se trouvait-il à Avonella récemment ?

Isard sourit avec méchanceté, comme excédé au plus haut point. Il regarda autour de lui, puis revint au lieutenant. Il allait ajouter quelque chose, lorsque Morius prit la parole :

— Nebac, dites-vous ? Tiens, c'est un ami à vous ? Nous avons fait connaissance aux Pierres il y a à peine un mois.

Th'iam et Aldric échangèrent un regard, tandis qu'Isard sembla intrigué. Ce dernier reprit la parole :

— À vrai dire, nous n'avons plus eu de nouvelle depuis lors. Nous voulions justement savoir s'il se portait bien.

Demerios se leva brusquement et s'adressa aux personnes qui prenaient part à la discussion :

— Il est difficile de nous entendre, ne trouvez-vous pas ? Comme tout le monde a terminé, je vous propose d'aller déguster l'un de mes meilleurs vins dans mes appartements. Nous serons plus à l'aise pour nous entretenir.

Isard sourit à son ami.

— Merveilleuse idée, dit-il. Nous ferez-vous l'honneur ? demanda-t-il à Aldric et Morius.

Th'iam se sentait mal à l'aise. La conversation était tendue et ce revirement donnait l'impression que leurs hôtes cherchaient à les séparer de leurs compagnons. Morius et Aldric l'avaient également remarqué, mais il leur était difficile de décliner l'invitation. Ils se levèrent donc avec un sourire de façade.

— Bien volontiers, répondit le lieutenant, nous sommes fort honorés.

Alors qu'il terminait sa phrase, ce dernier indiqua à Th'iam d'un geste de la tête qu'il pouvait les suivre.

Arrivé dans les appartements de Demerios, le groupe s'installa sur des divans autour de l'âtre. Un serviteur leur servit un vin d'une grande cuvée et se retira sitôt après. Lorsque la discussion reprit, Isard changea de ton rapidement. Au cours du repas, Th'iam l'avait remarqué, il tentait d'étouffer son impatience, mais à présent, il ne la cachait plus. Le lieutenant essayait de résister à ses assauts aussi calmement qu'il le pouvait.

— Je ne vois pas comment nous connaîtrions ce Nebac de Valusar, expliqua-t-il. Nous ne sommes que...

Le prince le coupa net.

— Des marchands d'épices ! Vous nous l'avez déjà dit, lança-t-il en se levant. Il fit quelques pas entre les sièges, puis se tourna vers Aldric :

— Soyons francs, voulez-vous ?

Aldric acquiesça.

— Si vous êtes des marchands d'épices, alors je suis un marin wonks !

Th'iam se raidit face au ton que le prince avait adopté et observa attentivement la réaction de son lieutenant. Ce dernier se leva à son tour et fit face à son interlocuteur, l'air menaçant.

— Prince Isard, commença-t-il, malgré tout le respect que je dois à votre rang,...

— Au diable, mon rang ! coupa Isard. Je n'ai plus la patience d'entendre cela ! Voulez-vous, oui ou non, me dire si Nebac est arrivé à Avonella ?

La tension était palpable entre les deux hommes et un silence pesant s'installa dans la pièce. C'est alors que Morius se leva pour s'approcher des deux protagonistes.

— Allons, allons, ne nous énervons pas, fit-il calmement. Si vous nous disiez plutôt pour quelles raisons vous vous souciez si ardemment de ce Nebac, peut-être pourrions-nous vous être utiles.

Isard se calma un peu et considéra longuement le rebouteux.

## 21 HANAN'MUIR

Une brise froide s'était levée sur la cité des Vents perdus, amenant de grands nuages menaçants. La jeune femme referma son manteau noir et ajusta son col dans un frisson. Mylandra s'était arrêtée quelques instants sur le promontoire qui s'élevait au-dessus de la Grande Faille, offrant un superbe point de vue sur la ville de Valusar.

La cité des Vents perdus, comme l'avaient nommée les anciens, se dressait sur cette imposante cassure qui avait un jour scindé en deux l'immense plaine de la Siln. Cette falaise délimitait maintenant les Terres sauvages et le comté de Valusar.

La ville avait été bâtie à l'endroit même où le cours d'eau se perdait dans cette fabuleuse chute, aux abords du lac qu'il formait en amont. Bravant le tumulte incessant des flots, deux pics rocheux s'élançaient au milieu du fleuve, permettant à trois ponts de faire se rejoindre les deux rives escarpées.

Les comtes de Valusar avaient précisément choisi ces structures de pierre pour y ériger leur demeure. S'élevant face aux bourrasques persistantes qui avaient donné leur nom à l'édifice, le haut donjon du Castel des Vents abritait les familles nobles de la cité.

Mylandra prit une grande inspiration. Elle aimait se laisser saisir par la beauté et le respect que cette vision lui insufflait. Elle pouvait rester des heures sur la falaise, laissant les éléments caresser son visage et jouer avec ses longs cheveux noirs.

Hélas, elle devait poursuivre sa route. Elle considéra brièvement les nuages menaçants qui s'approchaient et décida de

— C'est justement un élément que je ne possède pas. Toutefois, ce sont peut-être simplement les Youcs eux-mêmes qui, ayant détecté le Sentiment magique de Jahmir, ont décidé de prendre en charge son enseignement. Cela pourrait d'ailleurs expliquer la durée extraordinairement courte de son voyage.

Rahatz ne savait plus que penser. Se pouvait-il qu'elle eût raison ? Tout ceci paraissait si invraisemblable. Beaucoup de questions torturaient encore l'esprit du chevalier, mais deux d'entre elles l'intéressaient plus particulièrement.

— Pourquoi m'avoir fait venir ici ? demanda-t-il soudain. Où trouvez-vous un quelconque intérêt à me révéler tout ceci ?

Le Corbeau considéra le chevalier avec une intensité étrange.

— Vous avez raison, commença-t-elle, ce rendez-vous est un peu intéressé. J'aimerais vous demander une faveur.

Rahatz regarda son interlocutrice, intrigué.

— Je crois Jahmir en proie à des forces qui le dépassent, révéla-t-elle.

Le chevalier resta silencieux.

— Ma position m'empêchant de quitter cette ville pour des raisons que je ne puis vous exposer, continua-t-elle, je vous serais très reconnaissante si vous pouviez envoyer une personne de confiance à sa rencontre ; une personne qui pourrait l'aider et qu'il reconnaîtrait.

Rahatz acquiesça lentement, plongé dans ses pensées. Quelques questions lui taraudaient encore l'esprit.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à brûle-pourpoint. Pourquoi vous souciez-vous de mon fils, alors que vous ne le connaissez même pas ? Et par-dessus tout, pourquoi devrais-je vous croire ?

Un silence pesant s'installa dans la pièce sombre si bien que seuls les bruissements des cierges emplissaient la salle. Le Corbeau ôta lentement son voile noir de façon à exposer son visage à la lumière.

Le chevalier écarquilla les yeux. Comment avait-il pu être si stupide ? C'était pourtant d'une telle évidence.

Th'iam, quant à lui, s'évertuait à comprendre les enjeux de la conversation sans vraiment y parvenir. Son lieutenant tentait de cacher sa véritable identité, tandis qu'Isard, qui n'avait pas été dupe, essayait de le confondre. Le prince connaissait sans aucun doute la vraie mission de Nebac, mais il était impossible de savoir s'il le soutenait ou s'il avait tenté de le tuer. S'il l'avait fait assassiner et qu'il apprenait qu'ils étaient des soldats d'Avonella, ils couraient le risque de ne plus ressortir du bourg d'Alegry. La situation d'Aldric n'était pas simple, loin s'en fallait.

Toutefois, le rôle que Th'iam avait le plus de peine à cerner était sans doute celui de Morius. Le rebouteux avait connu Nebac, lorsqu'il avait franchi les Pierres. Mais dans quelles circonstances exactement ?

Selon toute vraisemblance, le messenger avait été secouru dans le petit village de Morius et ce dernier l'avait soigné, mais s'il s'agissait bien de lui, pourquoi n'avait-il pas mentionné les blessures de Nebac lorsqu'il en avait parlé dans la grande salle ? Se rendait-il compte de la situation et du rôle trouble d'Isard ? Ou pire, avait-il appris de la bouche même de Nebac que Silnor en voulait à sa vie ?

Le prince prit une grande inspiration et tenta de se calmer comme le lui conseillait Morius. Puis, il se déplaça vers la fenêtre.

— Je n'aime pas ces procédés, commença-t-il sans quitter Aldric du regard, mais puisque la situation est inextricable, j'aimerais que vous m'expliquiez ceci.

Isard avait accompagné ses paroles d'un geste rapide. Il avait sorti de son habit une dague, dont le pommeau, blanc, était orné d'une griffe de lynx.

Th'iam ne put retenir un petit sursaut. Cette arme, marquée du sceau de la garde d'Avonella, appartenait sans aucun doute à l'un de ses compagnons. Isard avait donc fait fouiller les paquets de ses hôtes.

La figure du lieutenant Aldric ne trahissait aucun sentiment. Il soutint sans ciller le regard inquisiteur du prince, mais ne lui répondit pas, si bien qu'Isard reprit :

— Pour être franc, commença-t-il en faisant quelques pas dans la pièce, je trouve cette situation plutôt cocasse. Voyez-vous, vous ne voulez pas me dire ce que vous savez, car vous ne connaissez pas ma position dans l'affaire. Moi, de mon côté, je ne peux rien vous dire puisque je ne connais pas la vôtre.

Il laissa le silence revenir quelques instants, avant de reprendre :

— Cependant, j'ai découvert cette dague de la garde d'Avonella qui, chose bien connue, n'appartient qu'à des soldats de cette même garde. Deux conclusions s'offrent à moi. Premièrement, si vous êtes effectivement des marchands, vous êtes alors également des voleurs ou des receleurs, auquel cas je me ferais un plaisir de vous trouver une cellule humide dans ce château. Deuxièmement, hypothèse beaucoup plus vraisemblable, vous êtes des soldats de la garde d'Avonella ne désirant pas être reconnus. Et je dois admettre que c'est cette supposition que je me permets de retenir, puisque, de surcroît, nombre de petits détails l'étayent.

Écoutant le prince avec toute son attention, Aldric osa une question :

— Et quels sont donc ces détails, je vous prie ?

Isard sourit au lieutenant.

— Je ne pense pas, par exemple, que des marchands puissent tenir tête comme vous l'avez fait à une horde de Ghrenx déchaînés. D'autre part, il est intéressant de constater la grande cohésion qui règne dans votre groupe. J'en mettrais ma main à couper : pas un seul membre n'oserait discuter vos décisions. Vous vous comportez comme des soldats ! termina-t-il en pointant son index vers Aldric.

Aldric sourit à son tour.

— Très bien, dit-il, et fort de cette magnifique constatation, que comptez-vous faire ?

Jahmir et voulait-elle simplement que son père cesse ses recherches pour être tranquille. Mais dans ce cas-là, pourquoi n'inventait-elle pas une histoire plausible ? Cela n'avait aucun sens.

— Comme je vous l'ai dit, continua le Corbeau, je ne sais pas qui l'a amené si loin, mais il est certain, néanmoins, que cette personne possède une puissante magie.

Rahatz resta interdit.

— Je suppose que vous avez vous-même calculé le temps qu'il faudrait à Jahmir pour atteindre ces contrées et que vous en avez conclu qu'il ne pouvait pas encore s'y trouver.

Le Corbeau laissa un instant le silence s'installer dans la conversation, avant de reprendre :

— Je ne peux malheureusement pas vous donner d'explication à ce prodige, mais une chose est sûre, Jahmir se trouve en ce moment même sur l'Île Youc.

Rahatz était pris par plusieurs sentiments contradictoires. Cette femme semblait sincère et essayait comme lui de chercher des explications, mais d'un autre côté, c'était le Corbeau, le chef d'une corporation de malfaiteurs. Rien ne lui permettait de lui faire confiance.

— Vous m'avez dit que vous connaissiez la raison de sa présence là-bas. Quelle est-elle ?

La femme en noir se replaça doucement sur sa chaise avant de répondre :

— Comme vous le savez, Jahmir est un jeune homme particulier. Il possède le Sentiment magique. Vous ne comprenez peut-être pas ce que cela signifie, mais, en quelques mots, il comprend la magie à la façon des Youcs. Ce faisant, les seules et uniques personnes capables de lui enseigner cet art sont justement les Youcs.

— Et ce serait pour cela qu'on l'aurait emmené sur cette île, conclut le chevalier.

Le Corbeau acquiesça.

— Mais qui ? s'enquit Rahatz avec insistance.

— Je puis vous dire où se trouve votre fils, mais je crois que vous vous fourvoyez sur un point très important : je ne le détiens pas.

Le chevalier fulminait :

— Comment pouvez-vous savoir où il se trouve si vous ne le détenez pas ? L'avez-vous vendu comme un simple esclave ?

Sans quitter son calme, la dame en noir poursuivit :

— Je ne l'ai ni vendu, ni enlevé, cependant...

À cet instant, un corbeau sortit de la pénombre et vint se poser sur le bras de sa maîtresse.

— Sphinx ! souffla Rahatz entre ses dents.

L'oiseau tourna sa tête en direction du chevalier et plongea son regard de jais dans ses yeux, poussant un petit cri discret.

— Oui, Sphinx, reprit le Corbeau. Grâce à lui, j'ai pu savoir où se trouvait votre fils.

Les pensées de Rahatz s'accéléraient, essayant en vain de comprendre ce que cette femme lui révélait. Il se calma un peu et se replaça sur son siège.

— Si vous ne l'avez pas enlevé, commença-t-il, qui l'a fait ?

La chef de la corporation regarda intensivement le chevalier avant de lui répondre :

— Je ne sais pas qui a enlevé votre fils, mais je crois avoir compris pourquoi.

Rahatz invita son interlocutrice à poursuivre.

— Jahmir se trouve en ce moment même dans des contrées bien plus au sud. Il a été emmené sur l'Île Youc.

Le chevalier écarquilla les yeux. C'était totalement absurde. Cela faisait à peine dix jours que Jahmir avait disparu. Même s'il était réellement parti pour cette île, il n'y serait pas encore arrivé. Sphinx, aussi magique soit-il, n'aurait pas pu le retrouver et revenir à Avonella si rapidement. Cette femme était en train de se payer sa tête, mais il ne comprenait pas ce qu'elle cherchait à faire. Pourquoi l'aurait-elle fait venir ici uniquement pour lui raconter ce genre de mensonges ? Peut-être détenait-elle

— Eh bien, répondit Isard, paradoxalement, je ne vais pas tenter de vous faire dire ce que vous savez sur Nebac, car cela pourrait prendre du temps et, malheureusement, du temps, je n'en ai pas. Je vais donc vous dire pourquoi je m'inquiète pour Nebac. Peut-être vous déciderez-vous ainsi à nous confier le but de votre mission.

Pendant un instant, le silence se fit et tous restèrent immobiles. Puis, le lieutenant Aldric montra son approbation d'un petit signe de la tête et alla se rasseoir, imité par Morius et leur hôte. Le prince reprit la coupe qu'il avait laissée sur une petite table et but une gorgée de vin, avant de commencer :

— Demerios et moi-même sommes des amis de longue date de Nebac. Il est venu à Silnor voici quelque temps pour nous parler d'un problème à Valusar qui le préoccupait beaucoup. Il nous a demandé notre aide et a décidé ensuite de se rendre à Avonella, mais depuis, nous n'avons plus de nouvelles de lui.

Aldric hocha la tête songeusement :

— Vous a-t-il dit pourquoi il devait se rendre à Avonella ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le prince, le problème de Valusar est grave et concerne la magie. Il devait absolument voir le duc et surtout les archiprêtres de l'institut.

Le lieutenant porta sa coupe à ses lèvres.

— À présent, poursuivit Isard, je crois que vous en savez suffisamment pour nous dire qui vous êtes vraiment et ce que vous savez de Nebac.

Le ton était clair et excluait toute alternative. Th'iam se demanda comment son lieutenant allait réagir, car visiblement, il n'avait plus d'autre choix que de tout dévoiler. Examinant la situation, le jeune homme supposa que le prince était réellement un ami de Nebac. Grâce à cette dague, il savait qu'ils étaient des soldats d'Avonella et, malgré sa position de force, il leur avait confié ce qu'il savait. Cela indiquait qu'il attendait des nouvelles d'Avonella et qu'il était impatient de les recevoir, à



moins que... Il pouvait également tenter de les mettre en confiance pour leur soutirer des informations qu'il aurait plus de mal à obtenir sous la torture. Pour le moment, il était impossible de le savoir.

Aldric prit la parole :

— Je suis au regret de vous annoncer, prince Isard, que votre ami Nebac n'est plus de ce monde.

L'héritier de Silnor resta impassible à l'annonce de la mort du messager.

— À vrai dire, répondit-il, je m'en doutais un peu et je m'étais préparé à cette éventualité. Mais dites-moi, que lui est-il arrivé ?

Le lieutenant Aldric s'éclaircit la gorge, avant de commencer :

— Nebac a traversé les Pierres et il s'en est fallu de peu qu'il y laisse la vie. Il a été recueilli par un couple de bergers dans les hauteurs... mais je crois que Morius vous contera cette histoire bien mieux que moi, dit-il en se tournant vers le rebouteux.

Th'iam sourit intérieurement. De cette façon, Aldric pouvait se rendre compte de ce que connaissait réellement le guérisseur. Tous les regards se tournèrent donc vers lui.

— Oui, commença ce dernier, il avait beaucoup de fièvre et de profondes blessures, mais il était bâti comme un roc. Avec mon aide, il a pu rapidement se remettre sur pied et quelques jours plus tard, il est reparti vers Avonella pour accomplir sa mission. Il ne m'a pas parlé plus en détail de ce qu'il devait y faire.

— Ensuite, reprit Aldric, les patrouilles de Lahrios ont découvert son corps dans une auberge sur les plaines d'Ardines. Nous n'en savons malheureusement pas plus.

Isard arborait une expression impénétrable. Il se leva lentement et dégaina sa dague. Th'iam et Aldric eurent un mouvement de recul et portèrent discrètement leur main à leur arme. S'étaient-ils fait gruger ? Isard s'était-il prétendu ami de Nebac pour les confondre ?

— Votre invitation ? railla le chevalier.

S'asseyant à la table, la dame en noir indiqua à Rahatz un autre siège, mais celui-ci préféra rester debout.

— Oui, mon invitation, répéta-t-elle. J'espère que vous excuserez les manières un peu cavalières de mes hommes, mais ma fonction ne me permet pas d'organiser ce genre de rencontre autrement.

Rahatz parut intrigué. Sans quitter son interlocutrice des yeux, il décida de s'asseoir à son tour.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Elle marqua un petit temps d'attente avant de répondre :

— On me nomme le Corbeau.

Rahatz essaya de ne rien trahir de sa surprise : le chef de la corporation secrète des voleurs se trouvait devant lui ! Ce personnage si mystérieux, que l'on recherchait depuis tant d'années, était une femme. Sphix était donc le suppôt de sa loi ; un espion au sein même de la citadelle.

— Pourquoi m'avoir *invité* à cette rencontre ? s'enquit le chevalier sur un ton de défiance.

— Je suppose que vous le savez, répondit-elle simplement.

Rahatz envisagea un instant le recours à la force. La salle semblait vide mis à part cet unique garde et il n'était certainement pas impossible de s'en défaire. Toutefois, si la corporation détenait son fils, il était préférable de ne rien tenter pour l'instant.

— Jahmir ? fit-il sûr de la réponse.

Le Corbeau acquiesça lentement.

— C'est effectivement pour parler de votre fils que je vous ai fait venir ici.

Rahatz frappa son poing contre la table. De son index, il accusa son interlocutrice :

— Vous l'avez enlevé ! Dites-moi où il se trouve !

La chef des voleurs resta impassible.

Pourquoi avait-il été attiré dans cette auberge à la rencontre de ce groupe de malandrins ? Rahatz maudissait ce corbeau de malheur qui l'avait fait venir ici. Il en était maintenant persuadé, Sphinx n'était pas un véritable ami de Jahmir. Il était tout simplement l'espion d'une force mystérieuse qui l'avait fait prisonnier, au même titre que son fils d'ailleurs. Il aurait dû se douter que cet oiseau leur amènerait des problèmes.

Plongé dans ses pensées, le chevalier sursauta lorsqu'on lui ôta le sac qu'il portait sur la tête. Embrassant rapidement la situation du regard, il s'aperçut que seuls quatre hommes l'avaient emmené dans ces couloirs sombres. Le groupe avait fait halte devant une porte de bois massif dépourvue de poignée.

Le chef s'approcha de cette entrée et frappa plusieurs coups irréguliers qui résonnèrent contre les murs du couloir. Après quelques secondes, la porte commença à grincer sur ses gonds dans un bruit assourdissant. On entendit alors une voix :

— Amenez-le.

Les hommes qui tenaient Rahatz fermement le poussèrent vers l'entrée et le jetèrent dans la salle sombre. Ne parvenant pas à garder son équilibre, ce dernier s'écroula à terre, mais se releva aussitôt, prêt à défendre chèrement sa vie.

La pièce était presque vide. Une table régnait en son centre, supportant plusieurs chandeliers qui éclairaient faiblement les murs noircis. Posté contre la porte déjà refermée, un homme portait les armes du chevalier. Son regard semblait perdu dans l'infini et son visage, impassible, ne trahissait aucune émotion.

Une voix sortit de l'ombre :

— Bienvenue, chevalier Rahatz de Bas-Kosk. Je suis contente que vous ayez répondu à mon invitation.

Le prisonnier se retourna d'un bond et vit une forme sortir lentement de l'obscurité. À mesure qu'elle se dirigeait vers la lumière, une silhouette féminine aux mouvements gracieux apparut devant lui. Elle portait une longue robe noire, ornée d'un voile sombre recouvrant le visage.

Mais les craintes de Th'iam se révélèrent infondées. Isard fit courir sa lame sur son bras gauche où une petite entaille apparut, laissant un peu de sang s'écouler. Il se dirigea vers Morius et prit sa main dans la sienne. Solennellement, il versa quelques gouttes de son sang dans la paume du rebouteux, avant de lui dire :

— Messire Morius, vous avez aidé et sauvé l'un de mes plus fidèles amis. Nebac mort, c'est à moi que revient la gratitude qu'il avait envers vous. Soyez certain que je serai toujours votre humble serviteur.

Morius afficha un visage plein de gravité.

— Votre ami était un homme bon et je suis fier de l'avoir aidé, lui répondit-il.

Nul n'osa briser la solennité du moment et le silence s'installa dans la pièce. Finalement, Isard se releva et rengaina sa dague.

— Bien, fit-il, déterminé. Il ne sert plus à rien de pleurer sur la mort de Nebac. Ayons plutôt la force de poursuivre la mission qu'il s'était fixée.

Sur ces paroles, il retourna à sa place et demanda à Aldric :

— Maintenant que nous savons que notre but est le même, peut-être pourriez-vous nous dire qui vous êtes vraiment ?

L'officier hocha la tête et commença :

— Je suis, comme vous l'avez deviné, un lieutenant de la garde d'Avonella et mes compagnons sont des soldats sous mes ordres.

— Et quels sont ces ordres ? s'enquit Demerios.

Aldric se tourna dans sa direction.

— Notre mission consiste à découvrir le message que Nebac de Valusar devait apporter à Avonella et peut-être apprendre ainsi qui avait intérêt à l'assassiner.

Isard et Demerios acquiescèrent.

— Bien, commença le prince, je vais vous dire ce que je sais. Nous pourrions ainsi avertir Avonella, bien qu'au vu des nouveaux événements, je crains qu'il ne soit déjà trop tard.

Le prince s'éclaircit la gorge avant de poursuivre :

— Valusar, comme vous le savez, est à la frontière des Terres sauvages. Ce comté indépendant est depuis très longtemps le garant de la sécurité des Terres habitables. Il empêche, grâce à des hommes de valeur, les créatures telles que les Ghrenx de se répandre sur nos terres. Pour l'aider dans cette mission, le comte de Valusar détient un objet magique dénommé l'Yzhal d'or. Cette corne parvient, je ne sais comment, à maintenir cet ordre et à tenir en respect les hordes de créatures. Cependant...

Isard porta sa coupe à ses lèvres et but une petite gorgée de vin.

— Cependant, disais-je, et c'est pour cela que Nebac est venu me voir, le comte Eric de Valusar a commencé, il y a quelque temps, à avoir un comportement inhabituel. Nebac, l'un de ses plus fidèles conseillers, ne le reconnaissait presque plus. Il était mauvais et réagissait violemment à des détails qui ne lui posaient d'ordinaire aucun problème. Bref, il était devenu un autre homme. Tout d'abord, Nebac n'a pas fait cas de ces changements, mais plus le temps passait, plus le comportement du comte devenait irrationnel. Jusqu'au jour où il a parlé de détruire l'Yzhal d'or.

Le prince fit une petite pause, avant de reprendre :

— C'est à ce moment-là que Nebac a compris que le comte n'était plus du tout lui-même. Il a décidé qu'il était impératif de protéger le symbole de Valusar et a fait part de ses craintes à la confrérie de l'Yzhal. Nebac connaissait bon nombre de ses membres et les a persuadés de veiller sur la corne pendant qu'il allait chercher de l'aide extérieure, car il faut le dire, la garde du comte et l'armée sont restées fidèles à leur régent ; Eric s'était bien gardé de leur faire part de ses projets.

Aldric interrompit le prince :

— Sait-on pourquoi il a décidé de détruire l'Yzhal d'or ?

Son interlocuteur secoua la tête.

— Malheureusement, nous l'ignorons. Il n'a aucun avantage à se séparer de cet objet et le détruire ne peut qu'amener le

de son épaule puissante. Le cri de l'homme suscita de vives réactions chez les habitués. Tous tentaient maintenant de s'emparer du fuyard.

Ce dernier était sur le point d'atteindre l'entrée lorsque des bras robustes se saisirent de ses jambes et le coupèrent dans son élan. Perdant l'équilibre, Rahatz s'effondra contre les planches du parquet dans un bruit étouffé. Il tenta encore de se débattre et de se défaire de ces liens de chair, mais rien n'y fit. D'un geste rapide, il amena la main à sa ceinture et dégaina sa dague, lorsqu'une lame se posa sous son menton.

— Vous devriez poser cette belle arme, si vous ne voulez pas que mon épée vous tranche la gorge.

Rahatz décida qu'il valait mieux ne pas insister. Il lâcha sa dague et leva les mains en signe de coopération. Son ennemi semblait être respecté par les autres hommes de l'établissement. Il donna plusieurs ordres autour de lui et tous furent immédiatement exécutés. Le chevalier se rendit compte qu'il n'était pas en présence de plusieurs clients d'une taverne quelconque, mais bien d'un groupe armé et dirigé par un chef.

Plusieurs hommes se saisirent de lui et l'un d'eux plaça un sac de toile sur la tête. Dans l'incapacité de voir ce qui se passait, Rahatz s'apprêtait à tout instant à recevoir des coups, mais rien ne vint.

— Allons-y, fit l'homme qui dirigeait le groupe. Ne tardons pas.

Comme Rahatz fut poussé pour avancer, il s'écria :

— Que me voulez-vous ?

La réponse vint du chef de la bande :

— Avance ! Tu le sauras bien assez tôt !

Rahatz perdit très vite le sens de l'orientation. On lui fit descendre plusieurs escaliers et on le conduisit dans ce qui lui semblait être des couloirs interminables. Pendant qu'il marchait, il essaya d'analyser la situation.



Rahatz, décontenancé, appela le garnement et se précipita vers la sortie à sa poursuite ; toutefois, une grosse main lui attrapa le poignet et l'empêcha d'aller plus loin.

— Si j'étais vous, je laisserais Ticafo tranquille.

L'imposant personnage qui le tenait par le bras avait prononcé cette phrase sur un ton qui n'avait rien d'amical. Le chevalier amena par réflexe sa main vers le pommeau de son arme, mais décida qu'il était préférable de ne pas provoquer une bagarre dans l'auberge. Mieux valait calmer les esprits.

— Désolé, dit-il dans un sourire, je ne savais pas qu'il était connu des gens d'ici.

Comme l'homme lâchait un peu sa prise, Rahatz put se détacher dans un mouvement sans agressivité et se dirigea lentement vers la porte, le sourire toujours aux lèvres. L'imposant personnage se leva soudain, faisant tomber sa chaise à terre, et dégaina son arme.

— Ne le laissez pas sortir ! s'écria-t-il.

Rahatz s'arrêta brusquement. Il remarqua que tout l'établissement s'était tu et que des dizaines de personnes avaient sorti leurs épées. Un éclair de lucidité traversa son esprit.

C'était un piège.

On l'avait indéniablement attendu dans cette auberge avec plusieurs hommes. Ticafo s'était simplement assuré qu'il s'agissait bien de la bonne personne. Rahatz ignorait ce qu'on lui voulait exactement, mais au vu de l'animosité de ses adversaires, il préférerait ne pas en apprendre davantage.

En bon stratège, il évalua rapidement la situation. En cas de rixe, il n'avait aucune chance. Même sans ses blessures qui l'empêchaient de se battre au mieux, le combat ne durerait pas plus de quelques secondes. Il fallait donc s'enfuir. Dehors, il aurait peut-être la possibilité de s'échapper.

Il lui fallait absolument atteindre la porte.

Il s'élança entre les tables, évitant les clients de l'auberge qui se levaient pour lui barrer le passage et frappa l'un d'eux

désordre et l'anarchie au sein de son comté. Quoi qu'il en soit, Nebac nous a demandé de l'aide et nous avons accepté de soutenir la confrérie de l'Yzhal dans la mesure de nos possibilités. Pendant ce temps, Nebac a insisté pour se rendre à Avonella. Je pense qu'il savait pourquoi le comte projetait de détruire l'Yzhal, mais cela, il ne me l'a jamais confié.

Aldric et Morius restèrent un instant interdits face aux révélations d'Isard. Finalement, le rebouteux demanda :

— Et comment la situation a-t-elle évolué depuis lors ?

Isard soupira.

— Elle empire chaque jour, répondit-il, dépité. Récemment, le comte a décidé qu'il n'avait que trop attendu et a ordonné la destruction de l'objet. Certains membres de la confrérie s'y sont opposés et n'ont eu d'autre choix que de subtiliser la corne et de la cacher. Depuis, Eric est furieux et l'armée utilise toutes les méthodes pour retrouver l'objet. La population ne comprend pas la situation et le comte est parvenu à rendre la confrérie responsable des problèmes du comté. Les gens commencent à avoir peur de leurs propres troupes ; les frontières ne sont plus gardées et les Ghrenx ne se gênent pas d'organiser des rafles, parfois même jusqu'ici comme vous avez pu vous en rendre compte. La vie devient de jour en jour plus difficile à Valusar.

Aldric se leva soudain.

— Il nous faut aider cette confrérie à tenir l'Yzhal hors d'atteinte du comte.

Isard se leva à son tour et s'approcha d'Aldric.

— Je vous suis reconnaissant de prendre nos problèmes à cœur, mais ne sachant moi-même que faire devant cette menace diffuse, je ne vois pas comment vous pourriez nous prêter main forte.

— Je crois qu'il nous faut avant tout avertir Avonella de la situation. Je vous rappelle que c'est la mission que mon duc m'a confiée et je tiens à la mener à bien. Je propose donc que deux de mes hommes retournent dès demain à Avonella, portant

un parchemin que j'aurai rédigé. De notre côté, nous partons pour Valusar.

Demerios se leva d'un bond.

— Très bien, dit-il avec sarcasme. Et que comptez-vous faire lorsque vous serez à Valusar, si vous n'êtes pas pendus sitôt arrivés ?

Aldric le considéra un instant avant de rétorquer :

— Je crois que tant que nous ne saurons pas pourquoi le comte tient tant à détruire cet objet, nous ne pourrons prendre aucune décision. Et à mon avis, seigneur Demerios, ce n'est pas en restant ici que nous l'apprendrons.

Le maître des lieux sembla sur le point d'exploser, mais Isard l'arrêta d'un geste de la main :

— Laisse, Demerios, notre invité n'a pas tort. Nous ne serons d'aucune aide à la confrérie de l'Yzhal en restant terrés à Alegry.

chevalier considéra l'enfant d'un regard amusé. Malgré l'heure tardive, il se baladait dans les troquets d'un quartier peu réputé avec une incroyable désinvolture. Plusieurs clients semblaient le connaître et certains le gratifièrent même d'une tape amicale. Le jeune garçon salua la serveuse, avant de se diriger vers le comptoir.

Arrivé tout près de Rahatz, il releva la tête et considéra l'étranger.

— Bonsoir, dit-il les yeux pétillants de vie. C'est vrai que vous êtes un chevalier ?

Rahatz ne put retenir un sursaut. Comment pouvait-il savoir qui il était ? Discrètement, il regarda autour de lui, mais aucun client ne semblait être intéressé par la conversation. Il esquissa un sourire peu convaincant et se baissa un peu pour se mettre à la hauteur de son interlocuteur.

— Qui donc t'a dit que j'étais un chevalier ? demanda-t-il, essayant de ne rien trahir de son trouble.

Le nez du garçon se tordit dans une moue indécise.

— Je sais pas, fit-il en haussant les épaules. Mais vous en êtes un, non ?

Sans répondre, Rahatz lui demanda :

— Dis-moi, petit, comment t'appelles-tu ?

L'enfant le regarda avec une lueur de fierté et fit une courte révérence en lui disant :

— Je suis Ticafo, pour vous servir. Et vous, c'est comment votre nom ?

Le chevalier sourit et lui répondit :

— Je m'appelle Rahatz et...

Mais le jeune garçon ne le laissa pas finir sa phrase, s'écriant à toute la salle :

— Un regard félin n'est pas toujours celui d'un chat. Pour peu, on y laisserait des plumes... de corbeau !

Lorsqu'il prononça ce dernier mot, Ticafo se trouvait déjà vers la porte de l'auberge. En quelques instants, il avait disparu.

Un doute s'insinua pourtant dans son esprit. Comment pouvait-il être sûr que ce corbeau, symbole de malheur, n'était pas une créature magique à la solde de cette femme qui avait enlevé Jahmir ? Peut-être avait-il été amené ici pour lui faire connaître la rançon qu'on lui demandait ?

Rahatz savait que ces interrogations ne le mèneraient en aucun cas à la solution. Pour en apprendre davantage, il devait pénétrer dans cette auberge et découvrir pourquoi on l'avait emmené ici. Comme pour se rassurer, il porta sa main au pommeau de son épée, puis entra dans l'établissement.

À l'intérieur régnait une ambiance chaleureuse. Toutes les tables de la petite taverne étaient occupées et les discussions allaient bon train. L'arrivée du chevalier ne suscita pas grand intérêt parmi les clients. Tout au plus quelques personnes levèrent les yeux pour considérer distraitements l'étranger, mais aucune d'elles n'interrompit sa conversation.

Rahatz embrassa l'auberge du regard. C'était un établissement rustique qui n'offrait que peu de place aux habitués. L'âtre, dans un coin, s'animait des reflets orangés d'un feu mourant et les torches qui se consumaient silencieusement donnaient à l'endroit un aspect accueillant.

Le chevalier marcha lentement en direction du comptoir et s'y accouda. Cherchant à déceler un détail inhabituel, il patienta plusieurs minutes, inspectant la taverne d'un regard discret. Finalement, une jeune serveuse s'approcha de lui, arborant un joli sourire.

— Bonsoir messire, vous désirez ?

Il réfléchit quelques instants avant de répondre :

— Une cervoise ambrée, s'il vous plaît.

Sans quitter son sourire, la jeune femme acquiesça et repartit prendre d'autres commandes.

Plus tard, alors que Rahatz finissait sa consommation, la porte de l'auberge s'ouvrit pour laisser entrer un petit garçon à l'œil vif et aux gestes discrets. Avalant sa dernière gorgée, le

## 20 LA ROSE NOIRE

La longue tunique blanche de la jeune femme qui se pressait dans le couloir de l'institut ondulait élégamment et bruissait, comme pour accompagner son ample démarche. Ses cheveux châtons, attachés en une tresse, descendaient jusqu'à mi-dos et se balançaient entre ses épaules au rythme de ses pas rapides.

Quittant le bâtiment de l'école de magie, elle pénétra dans le châtelet attendant. Elle gravit ensuite un escalier, puis se dirigea vers une porte où elle frappa trois coups brefs. L'homme qui vint lui ouvrir avait le teint pâle et les cernes sous ses yeux rappelaient qu'il était encore en convalescence. Il esquissa un sourire discret, donnant à ses traits une expression plus douce.

— Bonjour Amélia, fit-il. Entrez donc.

La jeune sorcière s'exécuta et salua à son tour l'homme qui l'accueillait. Depuis qu'ils étaient revenus à Avonella, Amélia venait souvent rendre visite au chevalier. Elle ne restait d'ordinaire que de courts moments, mais elle avait pu se rendre compte de la formidable robustesse de l'homme. Avec l'aide des guérisseurs de l'institut, il s'était rétabli rapidement et pouvait maintenant se lever seul.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui ? s'enquit-elle.

— Plutôt bien, dit-il en essayant de ne pas trahir sa fatigue.

Il l'invita à prendre place dans l'un des sièges qui se trouvaient près de la fenêtre, mais dès qu'ils furent installés, l'homme arbora une mine plus sombre et demanda :

— Avez-vous du nouveau ?

Une expression désolée, trahissant aussi bien sa compassion pour l'homme que sa réelle peine, se dessina sur le visage d'Amélia.

— Non, messire de Bas-Kosk, dit-elle, nos recherches n'aboutissent pas et nous n'avons aucune piste qui puisse nous mettre sur la voie.

Rahatz resta un instant songeur. Plusieurs sentiments se mêlaient en lui, mais c'était principalement la révolte qui le consumait. Elle le poussait à agir, à sortir de ce château. Maudites soient ses blessures qui l'en empêchaient ! Sans ces entraves qui l'obligeaient à se reposer, il pourrait partir à la recherche de son fils !

C'était cependant un homme raisonnable qui réfléchissait à deux fois avant d'agir. Jahmir avait disparu ; il avait été enlevé. Que pouvait-il bien faire ? Il ne savait pas qui l'avait emmené ni à quel endroit il était retenu. Que ferait-il ? Il ne pouvait tout de même pas sillonner tout le pays en espérant retrouver son fils ; cela n'avait aucun sens.

Le chevalier observa un instant la sorcière.

— Croyez-vous que cet enlèvement ait un rapport avec ce... Sentiment, dont vous m'avez parlé ?

Amélia lui avait confié que son fils détenait une force extraordinaire, une force qui appartenait aux Youcs. Comment cela était-il possible ? Rahatz n'était pas particulièrement familier à tout ce qui touchait à la magie, mais il avait néanmoins saisi que son fils possédait un don incroyable.

— C'est possible, répondit Amélia, mais nous n'en sommes pas vraiment sûrs.

Elle fit une petite pause et hésita à ajouter quelque chose avant de se raviser. Rahatz remarqua toutefois son trouble et lui demanda :

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

Un peu gênée, la sorcière demanda au chevalier :

Observant les petits recoins des impasses, le chevalier crut plusieurs fois y apercevoir le regard d'un chat tapi dans l'ombre, mais rien ne vint troubler le silence pesant des lieux. À mesure qu'il s'enfonçait dans ces coupe-gorge, une impression d'insécurité grandissait en lui. Chaque espace sombre entre les maisons semblait dissimuler autant de dangers insoupçonnés.

Rahatz fut soulagé lorsqu'il arriva sur une petite place mieux éclairée et plus animée. En son centre, un vieil orme pleureur déployait ses branches, offrant un couvert à plusieurs personnes qui conversaient discrètement. Les fenêtres encore éclairées des échoppes illuminaient leurs visages d'une lumière blafarde.

À l'arrivée du chevalier, les trois hommes interrompirent un instant leur discussion pour s'y replonger presque aussitôt. De l'autre côté de l'esplanade, Rahatz pouvait entendre les cris et les rires sortant d'une taverne, à première vue, très fréquentée. Une ambiance joyeuse semblait y régner et Rahatz décida de s'approcher. Il se laissait séduire par l'idée de déguster une cervoise, lorsqu'il remarqua l'enseigne.

Un chat.

Le chevalier ne put retenir un petit sursaut. Se balançant lentement dans de petits grincements réguliers, le vieil écriteau représentait l'animal couché, fixant le visiteur de ses yeux rouges étincelants. Au-dessus, le nom de l'auberge était inscrit en lettres ternies : *Le Regard félin*.

La coïncidence était trop grande. Rahatz ne pouvait pas croire que ce fût un simple hasard. La rose était magique et son pouvoir lui avait indiqué ce lieu par ce rêve troublant. Mais pourquoi précisément cet endroit ? Et pourquoi Sphinx voulait-il l'emmener ici ?

Rahatz ne put s'empêcher de voir un rapport entre la disparition de son fils et ces événements. Qui sait, se dit-il, peut-être se trouvait-il ici même ? Sphinx n'était-il pas l'ami de Jahmir ? Peut-être voulait-il indiquer au chevalier où il était retenu prisonnier ?

La phrase de la vieille femme retentit une nouvelle fois dans l'esprit du chevalier. La rose était magique, se dit-il, mais que lui avait-elle fait ? Pourquoi ce rêve s'était-il imposé à lui ? Quelle en était sa signification ?

Il restait de ce songe un sentiment qu'il n'arrivait pas à décrire, comme un manque latent qu'il aurait voulu combler mais dont il ne savait rien. Il y avait la brûlure provoquée par ces yeux félins qu'il ressentait encore vivement. Elle se traduisait par une sorte d'inquiétude diffuse et étrangement attirante.

Rahatz s'approcha de la fenêtre et prit une grande bouffée d'air. Les étoiles scintillaient dans un ciel d'encre et semblaient rayonner d'un calme apaisant.

Il décida de sortir.

Les rues d'Avonella étaient tranquilles et une quiétude peu coutumière s'était déposée sur la cité. Rahatz resta quelques instants accoudé au parapet du pont qui menait à la ville haute, son regard attiré par les flots de l'Avone qui se perdaient dans l'obscurité de la nuit.

Le silence régnait en maître.

Finalement, le chevalier se releva et se dirigea vers le quartier nord. Il portait une longue cape qui couvrait ses habits et pouvait de la sorte ne pas être inquiété dans ces ruelles peu sûres. Si l'on avait pu remarquer ses origines nobles, il en aurait été tout autrement.

Montant le long d'une allée en pente, Rahatz observait les passants qui se pressaient dans la faible lumière des lanternes de la ville. Le sol était jonché d'ordures qui s'entassaient contre les murs des maisons sales, tandis qu'un petit filet d'eau brunâtre s'écoulait dans un caniveau fangeux.

Pourquoi était-il venu dans ce quartier si mal fréquenté ? Son songe n'y était sans doute pas étranger, mais pourquoi avait-il alors rêvé de cet endroit sordide ?

Il devait savoir.

— À ce propos, j'ai appris récemment que Jahmir était votre fils adoptif. Peut-être pourriez-vous...

Comprenant où la sorcière voulait en venir, Rahatz lui répondit :

— Oui, peut-être cela vous aidera-t-il dans vos recherches.

Il réfléchit un instant, le regard dans le vague, laissant les souvenirs ressurgir dans son esprit.

— Cela remonte à plus d'une quinzaine d'années, commença-t-il. À cette époque, j'étais déjà sous les ordres du duc Erec. Il m'avait envoyé dans les contrées sud, vers Pirydim, pour une mission diplomatique. C'était une tâche sans réel danger, qui ne devait pas durer bien longtemps. Pourtant, arrivé sur place, je me suis rapidement rendu compte que la situation était bien différente de ce que l'on m'en avait dit. L'un des régents de ces contrées, un ami lointain du duc, s'était éteint mystérieusement alors que je naviguais et il n'en avait pas fallu davantage pour que les successeurs potentiels revendiquent le trône et entament des querelles sanglantes à l'intérieur du pays.

Amélia hocha la tête. Elle avait toujours été stupéfiée de la vitesse à laquelle une situation stable pouvait se dégrader. C'était certainement dans la nature humaine de ne pas se satisfaire des acquis.

Rahatz poursuivit son récit :

— Je ne vais pas entrer dans les détails du conflit, que je n'ai d'ailleurs plus en tête, mais je me souviens qu'au moins quatre nobles se querellaient pour la succession du trône. L'affaire était impossible. Dès mon arrivée, certains ont voulu utiliser les relations que j'avais avec le duc d'Avonella pour leur donner une légitimité, ce que bien sûr je me suis refusé à faire. J'ai donc été pourchassé et j'ai dû me faire oublier parmi la population durant plusieurs semaines.

Rahatz marqua une courte pause avant de reprendre :

— Durant cette période, j'aidais les habitants à se défendre contre les soldats qui soutenaient tantôt l'un des héritiers et



tantôt l'autre. Or, après l'une de leurs rafles, je m'étais rendu dans les maisons pour aider ceux qui pouvaient encore l'être et j'ai découvert une jeune femme à demi morte dans la chambre d'une taverne. Au vu des blessures qui recouvraient son corps, je n'osais même pas imaginer ce qu'elle avait subi, quand elle m'a pris brusquement par le bras pour me parler. Elle m'a indiqué une petite armoire, où était caché son fils et m'a exhorté de l'emmener avec moi pour lui donner une vraie chance. Elle avait compris qu'elle allait mourir, mais ne voulait pas s'en aller sans savoir si son fils allait être recueilli.

Amélia hocha la tête silencieusement.

— Et vous avez accepté, conclut-elle.

— Oui, répondit Rahatz, mais je voulais tout d'abord tenter de sauver cette femme. Même si son état était critique, peut-être était-il encore possible de l'aider. Malheureusement, les cris de mes compagnons m'ont averti que les soldats revenaient. Je pouvais porter le petit Jahmir qui n'avait que trois ans, mais, la mort dans l'âme, j'ai été contraint de laisser sa mère mourir sur le sol sale de cette auberge.

Amélia arbora un visage plein de compassion et de gravité.

— Ensuite, poursuivit le chevalier, avec l'aide de plusieurs amis, j'ai pu enfin embarquer sur un navire en partance pour Kubahl et ainsi rejoindre Avonella. Jahmir était avec moi. J'avais juré à sa mère de veiller sur lui et si je le laissais sur place, je ne pouvais pas m'assurer que ma promesse fût tenue. Je l'ai donc emmené à Avonella, où il a grandi et a pu devenir un homme.

La sorcière resta silencieuse un long moment avant de s'excuser :

— Je suis désolée de faire ressurgir ces pénibles souvenirs, messire de Bas-Kosk.

Rahatz sourit chaleureusement à son interlocutrice.

— Vous savez, dit-il, cela fait maintenant bien longtemps. Je me suis occupé de Jahmir comme je l'aurais fait pour un enfant de mon sang et il est devenu, à plusieurs égards, mon propre fils.

comme un serpent de feu se lovant autour des édifices de pierres blanches.

Puis, un chat.

Le félin se faufilait dans les rues sales de la ville haute entre les détritiques et les cadavres de rats croupissants. Il s'arrêta devant une taverne qui s'animait de rires et de musiques. L'animal tourna son regard et fixa les yeux du chevalier. Une lueur rouge le transperça comme un fer chauffé aurait brûlé une peau meurtrie.

Tout devint sombre à nouveau.

Les visions disparurent lentement pour faire place à la réalité du monde. Le chevalier sentit les dalles froides contre sa joue et ses membres souffraient du contact dur de la pierre.

Il ouvrit les yeux.

Que lui était-il arrivé ? Quelles étaient ces visions étranges qui s'étaient immiscées dans son esprit comme le songe d'une trop longue nuit ? Rahatz se releva, reprenant lentement ses sens. Tout d'abord, la réalité lui sembla faire partie de ce rêve, mais, au fur et à mesure, il comprit qu'il était bel et bien revenu dans sa chambre.

L'avait-il vraiment quittée ?

Il embrassa la pièce du regard et fut immédiatement frappé par l'obscurité qui y régnait. Le dernier souvenir qu'il avait se situait dans l'après-midi et la nuit était maintenant tombée. Était-il donc resté si longtemps inconscient ?

Rahatz alluma rapidement quelques cierges et, lorsqu'il s'approcha de la fenêtre encore ouverte, il remarqua la rose noire qui gisait à terre. Elle était fanée. Ses pétales étaient grisâtres et avaient perdu cette magnifique profondeur qu'ils possédaient auparavant. Le chevalier voulut la ramasser délicatement, mais elle se décomposa en une fine poussière que la brise du soir fit disparaître.

*La fragrance berce l'âme d'une danse sans bruit, l'entraînant vers l'évanescence calme des brumes de l'esprit.*

*dans des espaces enfouis  
Des façons de renaître  
là où d'autres ont péri  
Ne recherche jamais  
un crépuscule de feu  
Car tu y décèlerais  
les larmes de tes yeux*

Le chant s'immisçait dans l'âme du chevalier comme une lame se serait plantée dans le cœur d'un ennemi. Ces mots semblaient porter une vérité qu'il ne parvenait pas à saisir et que son esprit ne pouvait peut-être même pas accepter. Toutefois, il savait que cette complainte était la sienne et qu'elle appartenait à son corps. C'était son âme qui la chantait.

Pourquoi avait-il cette tristesse au fond de lui, cette insidieuse amertume qu'il ne pouvait éloigner ?

Jahmir.

Oui, là se trouvait cette blessure ardente. Où était donc son fils ? Pourquoi avait-il disparu ?

Le puissant navire s'engouffra dans les falaises nébuleuses, laissant les vapeurs l'embaumer comme un linceul. Sa proue se mit à fondre, alors que ses voiles se détachaient en lambeaux. Le pont devenait transparent, se confondant avec ces brumes traîtresses et disparaissant dans le néant.

Le corps du chevalier dérivait maintenant dans ces limbes qui l'entouraient tout entier, le portant comme une mère berçerait un enfant. Il était en sécurité dans ces bras invisibles, mais cette douleur latente ne l'avait pas quitté pour autant. Les langues protectrices se dissipèrent lentement pour laisser place à un noir absolu.

Une ville apparut dans l'obscurité. Avonella la Blanche.

Les murs de la cité, splendides remparts éclatants, resplendissaient d'une lumière aveuglante. Les rues semblaient désertes, comme si la nuit avait fait fuir les citadins, et l'Avone brillait

Le chevalier regarda par la fenêtre avant d'ajouter :

— Je ne sais pas si cette histoire pourra vous aider dans vos recherches, mais je l'espère. Je m'en voudrais beaucoup s'il lui arrivait quelque chose.

Amélia posa sa main sur celle du chevalier :

— Je vous promets que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour le retrouver.

Rahatz lui sourit, le regard perdu.

Après le départ d'Amélia, le chevalier s'allongea sur son lit et s'endormit quelques instants. Les douleurs lancinantes qui lui meurtrissaient le dos l'empêchaient de se plonger dans un profond sommeil et c'est pourquoi il essayait fréquemment de somnoler un peu.

Lorsqu'il se réveilla, il s'assit, encore plongé dans un rêve étrange, et regarda ses mains. Il les tourna, plia ses doigts lentement pour former un poing et se laissa fasciner par les armes nues qu'elles représentaient. Elles portaient les stigmates qu'avait laissés une vie de luttes et de combats. Pourtant, elles semblaient maintenant si démunies dans cette pièce.

Pourquoi Jahmir ?

Après s'être levé péniblement, il fit quelques pas vers sa fenêtre et l'ouvrit. Le ciel était clair. Quelques nuages épars s'élevaient lentement dans l'azur et le soleil déposait ses rayons tièdes sur la figure du chevalier. La brise chargée d'une multitude de senteurs eut un effet bénéfique sur son moral. Il resta ainsi accoudé pendant un long moment, profitant de l'air frais et laissant son esprit dériver à son bon gré.

Alors que Rahatz se proposait de regagner son lit, son regard fut attiré par un petit point noir dans le ciel qui grossissait rapidement. Il essaya d'en distinguer la forme, jusqu'au moment où il reconnut le magnifique corbeau.

Sphinx.

Observant l'approche de l'oiseau, Rahatz ne s'aperçut pas immédiatement que celui-ci tenait quelque chose dans son bec. Lorsque Sphix se posa sur le rebord de la fenêtre, il y déposa délicatement une rose noire. Le corbeau poussa un petit cri rauque avant de plonger son regard dans celui du chevalier.

Ce dernier fronça les sourcils. Où avait-il déjà vu une telle fleur ? Il connaissait cette beauté mystérieuse, mais où l'avait-il aperçue ? Impossible de s'en souvenir.

— Salut Sphix, fit-il ne sachant que dire d'autre. Si tu cherches ton maître, il n'est pas ici. Et j'aimerais également savoir où il se trouve, ajouta-t-il amèrement.

Le corbeau approcha sa tête et frotta son bec contre la main du chevalier. C'était surprenant ; il agissait souvent de la sorte avec son fils, mais jamais avec lui. Cela ne dura toutefois pas longtemps. Après quelques instants, Sphix releva la tête et poussa un petit cri avant de prendre son envol.

Rahatz contempla l'oiseau qui disparaissait dans le lointain, avant de porter son regard sur la rose déposée devant lui. Qui était ce corbeau, ami de son fils, qui pouvait apporter des objets comme un véritable messenger ? Et quelle était cette fleur, d'un noir si intense qu'elle semblait absorber la lumière alentour ? Une multitude de questions se bousculait en lui.

Puis il se souvint.

À la fête de l'équinoxe, une vieille fleuriste avait essayé de lui vendre de splendides roses. Cette dernière avait disparu, après lui avoir confié qu'elles étaient magiques.

*La fragrance berce l'âme d'une danse sans bruit, l'entraînant vers l'évanescence calme des brumes de l'esprit.*

La phrase qu'avait alors prononcée la vendeuse résonna plusieurs fois dans l'esprit troublé du chevalier. Rahatz avait voulu demander ce que ces paroles signifiaient, mais il n'en avait pas eu l'occasion. Maintenant, il avait les yeux attirés par cette fleur envoûtante.

*La fragrance...*

Il prit délicatement le présent de Sphix et le tourna pour mieux l'admirer. Il y avait quelque chose d'étrangement fascinant dans les volutes généreuses que décrivaient ses pétales, quelque chose d'incertain.

*La fragrance...*

Le chevalier l'approcha lentement de son visage et inspira son parfum, laissant les senteurs envahir ses sens. Tout d'abord, une simple impression de légèreté l'envahit, mais soudain, il lâcha la rose.

Le ciel s'assombrit.

Pris dans une obscurité qui n'avait rien de naturel, le soleil se ternit brusquement. Devenues plus éclatantes, comme des diamants nocturnes, les étoiles brillaient aux côtés du disque diurne d'une lumière presque rivale. Dans le même temps, le vent se leva en une forte tempête silencieuse.

Rahatz ne se trouvait plus dans sa chambre. Il volait dans un univers obscur qu'il aurait pu craindre, mais qu'il acceptait simplement.

Les nuages étaient des navires sublimes dominant cet océan sombre. Le vent gonflait leurs voiles immenses et faisait dériver les nobles vaisseaux vers des contrées lointaines, tandis que les vagues du ciel s'échouaient contre leurs flancs, berçant ces nefs d'un rythme irréel.

Sur les falaises de brume se dessinaient des créatures mythiques, chantant des plaintes si solitaires que la tristesse semblait les faire vibrer. Douce musique qui remplissait le cœur d'un souffle mélancolique et qui donnait à l'âme cette raison de croire au mystérieux.

*Ô solitude sublime,  
aux portes de l'amertume  
Écoute les sombres rimes  
de ces poésies de brumes  
Et tu trouveras peut-être*